

THÉÂTRE DU VIEUX-COLOMBIER. — Saül, cinq actes, de M. André Gide.

M. Gide est trop modeste, ou bien se moque de nous, quand il écrit dans la préface de son drame, publiée en 1903 : « Les quelques beautés qui peut-être s'y trouvent, c'est à la Bible que je les dois, et je n'ai presque fait ici que mettre en scène ce qui reste incomparablement raconté dans les deux livres de Samuel ». Il a pris, en réalité, avec le livre de Samuel, toutes les libertés possibles, condensant, supprimant, ajoutant le personnage de la reine, faisant du fils de Saül, Jonathan, vaillant guerrier dans la Bible, un jeune prince languissant, qui tremble et ploie sous la couronne que lui essaie son père. Et il a bien fait, car le texte biblique, ne lui en déplaît, est un des plus plats qu'on puisse lire. Il oublie surtout sa grande invention, le grand ressort de sa pièce : l'amour de Saül pour David. Prenez le mot amour au sens le plus matériel : Saül désire David comme on désire une femme. Il tue la reine parce qu'elle tente de le séduire. Il se fait couper la barbe pour se rajeunir et mieux plaire à David, lui demande ce qu'il admire le plus en lui, s'irrite quand il lui répond que c'est la royauté, et l'appelle David délicieux. Et quand David, dégoûté, s'est enfoncé, Saül trouve beau le démon du désert, dont les formes se dessinent dans un maillot collant (Beau revient fréquemment dans cette pièce, toujours avec un sens... spécial). Et l'amitié ardente de David et de Jonathan a elle aussi quelque chose d'équivoque : l'un frère et fragile comme une fille, l'autre dans la pleine fleur d'une mâle adolescence... Et il est parlé quelque part des « reins souples » de David, de leur jeu émouvant quand il descend de la montagne... Et, pour que nul ne s'y trompe, le berger David (en l'occurrence M. Pierre Daltour), vêtu d'une simple ceinture en peau de chèvre, promène d'un bout à l'autre de la pièce une parfaite et suggestive académie. Quel but M. Gide s'est-il proposé en faisant représenter cette œuvre vieille de vingt ans ? Recueillir les applaudissements d'un public avec une pièce sur l'inversion ? Etrange gageure, qu'il a d'ailleurs gagnée. Mais le public le bon public du Vieux-Colombier, qui applaudit de confiance, a-t-il bien compris ?

L'œuvre a d'ailleurs d'incontestables beautés. C'est une puissante figure que celle de Saül, qui sait une moitié de l'avenir, à savoir que son fils ne lui succédera pas sur le trône d'Israël, mais à qui l'autre échappe, à savoir quel sera son successeur. Tourmenté par cette énigme, le roi, de jour en jour plus sombre et plus féroce, cherche, cherche et tue et s'égaré. La destinée, aidée par la reine, met sur son chemin le jeune David, vainqueur de Goliath. Et dès lors son destin est accompli : il peut bien soupçonner, puis avoir la certitude, que David est l'élu de Dieu, sa passion parle plus fort que tout, la frénésie, la luxure, tous les démons hébraïques se réveillent et bouillonnent en son vieux sang, et, loque humaine, que rien, pas même la ruine de son royaume, ne peut tirer de son obsession, il finit dans un impur délire, tué par ses propres serviteurs. Une pièce trop longue, dont les deux derniers actes traînent visiblement ; un curieux et habile effort pour retrouver la formule shakespearienne ; une action toute intérieure — un homme qui voit où son vice le mène, qui le sait fatal, mais qui ne peut le vaincre, et renonce à tout pour l'assouvir — entremêlée de scènes comiques (ce ne sont pas les meilleures) et de scènes